THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1183



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

LES PETITS MONTAGNARDS,

OPÉRA-BOUFFON,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉ D'ARIETTES,

Paroles du Citoyen ARISTIDE VALCOUR;

Musique du Citoyen FOIGNET.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité-Variétés, le 28 Nivôse, l'an deuxième de la République Française, une & indivisible.

Prix, 35 sols.

A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N.° 50, 1794, *vieux style.*

L'an second de l'Ere Republicaine.

PERSONNAGES.

LE JUGE DE PAIX de Sauzet-le-Froid.
GERVAIS.
THÉODINE.
PETIT-JACQUES.
GEORGETTE.
DAME JEANNE.
ROSAMBEL.
Cinq VOLEURS.
L'AUBERGISTE.
SA FEMME.
DUBOIS, homme de confiance, attaché à Rosambel.
Trois autres HOMMES attachés à Rosambel, Personnages muets.
GENDARMES.

La Scène est à Sauzet aux premier & troisième Acte, & à cinq lieues plus loin au deuxième.

Je, soussigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droits d'imprimer & de vendre, LES PETITS MONTAGNARDS, DRAME, EN TROIS ACTES, EN PROSE, MÊLÉ D'ARRIETTES, sans préjudice de mes droits d'Auteur que je me réserve selon l'article de la loi, sur les Théâtres auxquels je donnerai le droit de le représenter. A Paris, ce vingt Prairial, de l'an second de la République.

ARISTIDE VALCOUR.



LES PETITS MONTAGNARDS.

ACTE I.

Le Théâtre représente la montagne volcanique, nommée le Puy de Montagnard.
Au pied de ce Puy est le buron ou chaumière de Gervais.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT-JACQUES, *seul*;
GEORGETTE *dans la maison.*

DUO.

PETIT-JACQUES.

GEORGETTE! Georgette!
Il fait grand jour.
Il fait grand jour.
Déjà l'aurore est de retour.
Viens donc!
Viens donc!

GEORGETTE.

Eh bien! quoi donc?
Eh bien! quoi donc?
. . . . . .
. . . . . .
Attends.
Attends.

Viens, ma Georgette ;
Viens donc !
Viens donc !
Il fait grand jour ;
Déjà l'aurore est de retour,
Déjà l'aurore est de retour.

Que j'arrange ma collerette.
Attends.
Attends.
. . . . . .
. . . . . .
Je vais l'admirer à mon tour.

PETIT-JACQUES.

De la tourterelle,
Du ramier fidèle,
J'entends les accens,
Les roucoulemens.
Comme il fait beau ! Viens, ma Georgette.
Georgette ! Georgette !

PETIT-JACQUES.

Viens donc ! viens donc ! il fait grand jour.
Déjà l'aurore est de retour.
Déjà l'aurore est de retour.
Depuis deux heures que j'appelle ;
Voyez un peu le grand effort !
Depuis deux heures que j'appelle ;
Voyez un peu le grand effort !
Et puis j'ai tort quand je querelle.
Oh ! oui ! j'ai tort,
Et très-grand tort.

GEORGETTE ; *elle arrive.*

Eh bien !
. . . . . .
C'est q'j'arrangeois ma collerette.
Je vais l'admirer à mon tour.
. . . . . .
Mais pourquoi donc crier si fort ?
Toujours tu me cherches querelle !
Mais pourquoi donc crier si fort ?
Toujours quelque scène nouvelle !
Mon frère a tort ;
Oui, très-grand tort.

SCÈNE II.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

SUREMENT ; depuis deux heures que note père est sorti !...

GEORGETTE, *avec intérêt.*

Il eſt ſorti, frère Jacques ! où donc eſt-il allé ?

PETIT-JACQUES.

Je ne ſçais pas. Il eſt parti avant le jour.

GEORGETTE.

Mon ami ; il me fait bien de la peine, not' pauvre père ! i' ne dort pas. Toute la nuit i' n'fait q'ſoupirer.

PETIT-JACQUES.

C'eſt qu'il a du chagrin, ſœur. Nous ſommes ſi pauvres !

GEORGETTE.

Pauvres ! oh ! ce n'eſt pas ça ; c'eſt la perte de ma mère Théodine qui l'afflige.

PETIT-JACQUES.

Il a bien raiſon.

GEORGETTE.

Surement ! nous qui ne l'avons pas connue, je la pleurons encore tous les jours.

PETIT-JACQUES.

Dis donc, ſœur Georgette, ſçais-tu ce qu'i' faut faire pour conſoler not' papa ? Faut redoubler d'amitié pour lui, l'embraſſer ben fort & lui chanter des petites chanſons qui le faſſent rire.

GEORGETTE.

Tu as raiſon, frère Jacques ; je lui chanterai celle que j'ai appriſe à Sauzet, chez ſte Citoyenne où j'ai été porter des fromages.

PETIT-JACQUES.

Oh ! nous la chanterons à nous deux.

GEORGETTE.

A la bonne heure.

LES PETITS

PETIT-JACQUES.

AIR.

IL était une pauvre fille
Qui gémissait
De voir que sa rose gentille
Dépérissait !
De son jardin la plus jolie,
Déjà las ! elle était flétrie !

Livrée au plus cuisant chagrin,
Son cœur est à la gêne :
Elle pleure soir & matin
Sa peine.....
Qu'elle aimât, qu'elle n'aimât pas,
L'histoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Qu'elle aimât, qu'elle n'aimât pas,
L'histoire ne le dit pas.

GEORGETTE.

IL était un pauvre jeune homme
Qui languissait !
Nul plus que lui, de Londre à Rome,
Ne gémissait !
Il éprouvait certain martyre :
La cause ? il ne pouvait la dire !..
A l'approche du doux printemps,
Trouble secret l'agite :
Son cœur, en comptant dix-huit ans,
Palpite.
Qui causait donc son embarras ?..
L'histoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Qui causait donc son embarras ?...
L'histoire ne le dit pas.

PETIT-JACQUES.

UN jour il rencontra la belle
Qui gémissait !

GEORGETTE.

Elle avait cette fleur nouvelle
Dans son corset....

PETIT-JACQUES.

DE vos tourmens quelle est la cause ?
Je devine : c'est votre rose.
Elle se meurt : mais j'ai tout prêt
Un moyen qui, peut être,
Vous la fera, par un secret,
Renaître !....

GEORGETTE.

Ce secret qu'il ne nomma pas...
L'histoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Ce secret qu'il ne nomma pas....
L'histoire ne le dit pas.

PETIT-JACQUES.

Il prit donc la rose gentille
Qui languissait ;

GEORGETTE.

Ce qu'il y fit, calma la fille
Qui gémissait.

PETIT-JACQUES.

Depuis ce temps, la Jouvencelle
Ne quitte plus l'ami fidèle.

GEORGETTE.

Son jeune cœur plus ne gémit,
Plus n'éprouve d'allarmes ;

PETIT-JACQUES.

Aucun nuage n'obscurcit
Ses charmes !

GEORGETTE.

Qui lui rend donc tous ses appas ?....
L'histoire ne le dit pas.

ENSEMBLE.

Qui lui rend donc tous ses appas ?....
L'histoire ne le dit pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERVAIS, LE JUGE DE PAIX.

LES ENFANS, *courant à leur père.*

AH ! v'là mon papa ! v'là mon papa !... & le Citoyen Juge de paix.

(*Ils s'arrêtent, saluent le Juge de Paix, & sautent au col de leur père.*)

Bon jour, mon papa !

GERVAIS, *les embrassant avec tendresse.*

Bon jour, mes enfans.

GEORGETTE.

Papa ! tu es prêt à pleurer ! Est-ce que tu as encore du chagrin ?

PETIT-JACQUES.

Veux-tu que nous te chantions une petite chanson, sœur Georgette & moi, pour t'égayer ?

GERVAIS.

Non, mes enfans ; rentrez dans le buron. J'ai besoin d'être seul un moment avec le Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Ecoutez, mes enfans, allez vous en chez moi ; Dame Jeanne vous donnera à déjeûner.

PETIT-JACQUES.

Nous y allons, Citoyen. Oh ! c'est une ben brave Gouvernante ; aussi nous l'aimons ben Dame Jeanne.

GEORGETTE, *faisant la révérence.*

Et toi aussi, Citoyen.

GERVAIS.

Allez, mes enfans, allez.

TOUS DEUX.

Oui, mon papa. Oh ! nous ne serons pas long-temps. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LE JUGE DE PAIX, GERVAIS.

LE JUGE DE PAIX.

COMBIEN ils sont intéressans !

GERVAIS.

Hélas ! ils étaient nés pour un sort plus heureux. Je te l'ai déjà dit, Citoyen ; je n'ai pas toujours habité ces montagnes. Né à Clermont, j'y jouissais d'une honnête aisance. Théodine... une épouse chérie, me fut enlevée... Un séducteur l'arracha à ma tendresse, & depuis près de dix ans, je n'en ai eu aucune nouvelle. J'essuyai, presque dans le même temps, une banqueroute. qui me ruina. Ayant tout perdu, je vendis le peu qui me restait. Je quittai le

nom de Solanges que je portais ; je changeai même celui de mes enfans. (Georgette portait le nom de sa mère.) Je me refugiai dans cette vallée où je vis ignoré ; mais où le souvenir d'une épouse.... innocente, peut-être, vient à chaque instant déchirer mon cœur. Un seul moment a pu faire trêve à ma douleur ; c'est celui où ma Patrie est devenue libre, où mes concitoyens ont commencé à réspirer sous le règne des loix & de l'égalité.

LE JUGE DE PAIX.

Je sens vivement tes peines, homme infortuné ! Je partage ta douleur ; mais il est un terme à tout, & tu dois faire un effort sur toi-même. Quel être sur la terre n'a pas connu le malheur ? Le ciel t'a laissé une bien douce consolation ! Vis pour des enfans qui t'aiment & qui méritent toute ta tendresse.

AIR.

RESTE tranquille en ce séjour ;
Le jour renaît après la nuit obscure :
Le sourire de la nature
Doit essuyer les larmes de l'amour.

APRÈS dix ans d'une douleur amère,
Gervais coulant des jours plus doux,
Doit oublier qu'il fut époux
Pour se souvenir qu'il est père.

RESTE tranquille en ce séjour, &c.

GERVAIS.

Eh ! mon ami ! c'est là précisément ce qui redouble mon chagrin. Je suis forcé de me séparer de ces enfans qui faisaient ma seule consolation sur la terre.

LE JUGE DE PAIX.

De t'en séparer !

GERVAIS.

Juge de ma ſituation. En arrivant ici, je n'étais pas aſſez riche pour acheter des troupeaux. J'employai le peu qui me reſtait à ſoigner ceux des autres. Je pris à bail le pacage du Puy de Monteynard. Le peu que je retirais de mon travail, & ce champ, cultivé par mes ſoins, ſuffiſait à peine pour ma nourriture & celle de mes enfans. Ils grandiſſent; les beſoins s'accroiſſent & le produit n'augmente pas. Pour achever de m'accabler, la mortalité s'eſt miſe ſur mes troupeaux. Je ſuis ruiné une ſeconde fois; je ne puis plus nourrir mes malheureux enfans; &, à l'exemple des autres habitans de ces contrées, je me vois obligé de les envoyer exciter la ſenſibilité pour leur procurer l'exiſtence.

LE JUGE DE PAIX *lui prenant la main.*

Homme reſpectable & malheureux! ſi j'étais dans l'opulence, bientôt tu connaîtrais le bonheur. Mais je ſuis pauvre; tu le ſçais, & quelquefois je ſuis forcé de me priver du néceſſaire pour venir au ſecours de mes malheureux concitoyens.

GERVAIS.

Je ſçais que lorſque nous t'avons nommé notre Juge de Paix, nous avons choiſi, non le plus riche, mais le plus vertueux du canton. La ſeule grace que j'exige de toi, c'eſt d'apprendre à mes enfans à quoi les réduit le malheur. Je n'aurai jamais la force de leur annoncer....

LE JUGE DE PAIX.

Quoi! tu exiges?....

GERVAIS.

Je t'en conjure.

DUO.

LE JUGE DE PAIX.

QUEL terrible miniſtere !
Moi, dans leur ſein porter la mort !
Cette image me déſeſpère.
Pauvres enfans ! quel triſte ſort !
Seuls, ſans appui, dans l'indigence,
Triſtes, errans, abandonnés.
Pauvres enfans !... ô Providence !
Veille ſur ces infortunés.
Quel terrible miniſtère !
Quël terrible, &c.

GERVAIS.

Ne refuſe pas un père !
Il faut qu'ils ſubiſſent leur ſort.
Cette image me déſeſpère.
Elle me donnera la mort.
. . . . . .
. . . . . .
O mes enfans !... ô Providence !
Veille ſur ces infortunés.
Ne refuſe pas un père !
Ne refuſe pas, &c.

GERVAIS.

Tandis que tu rempliras ce devoir pénible, je m'éloignerai ; je t'avoue que je n'ai pas le courage...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Dame JEANNE, GEORGETTE, PETIT-JACQUES.

Dame JEANNE.

EH ben ! i' n'eſt pas perdu, vot' père. T'nez, le v'là avec le Citoyen Candor. Ces petits marmots ! Dame ! c'eſt que c'eſt genti à croquer !

PETIT-JACQUES, *avec intérêt.*

Eh ben ! tu as encore du chagrin ?

GEORGETTE.

Citoyen, dis donc à mon papa qu'il ne ſe chagrine pas comme ça : ça nous fait pleurer auſſi, nous.

GERVAIS.

Embraſſez-moi, mes enfans.

PETIT-JACQUES.

Je ſçais bien ce qui te fait pleurer comme ça :

mais ne t'inquiette pas, vas. Quand nous ſerons plus grands, nous irons la chercher nous deux Georgette. N'eſt-ce pas, ma ſœur?

GEORGETTE.

Oh! oui, frère Jacques, nous irons.

GERVAIS, *à part.*

Pauvres enfans! s'ils ſoupçonnaient!.... (*Haut.*) Et où iriez-vous, mes amis?

GEORGETTE.

Dame! quelque part dans le monde.

GERVAIS.

Et!... vous quitterez donc votre vieux père?

PETIT-JACQUES, *vivement.*

Nenni dà; nous t'emmènerons avec nous.

GERVAIS.

Mais ſi je ne puis plus marcher?

TOUS DEUX, *avec feu.*

Eh bien! nous te porterons.

Dame JEANNE, *à Georgette.*

Pauvres petits! comme c'eſt ben dit! embraſſe-moi, mon petit ange.

GERVAIS.

Ceſſez, mes enfans, ceſſez. Votre bon cœur, votre tendreſſe... tout cela me fait trop de mal. J'ai affaire chez Pierre Luc; pendant ce temps, le Juge de Paix vous inſtruira....

LE JUGE DE PAIX.

Oui, mes petits amis; attendez-moi ici: j'ai deux mots à dire encore à votre père, & je reviens dans l'inſtant.

TOUS DEUX.

Et toi, papa?

GERVAIS.

Et moi!... je ne tarderai pas, mes amis.

(*Il ſort avec le Juge de Paix.*)

SCÈNE VI.

Dame JEANNE, GEORGETTE, PETIT-JACQUES.

GEORGETTE.

FRÈRE Jaeques, qué-qui veut donc nous dire, le Citoyen Candor?

PETIT-JACQUES.

Dame! je n'en ſçais rien, ſœur.

GEORGETTE.

Ni moi non plus : mais je ſuis toute tremblante.

Dame JEANNE.

Eh! que vous êtes donc nigauts, m'zenfans, d'avoir des peurs coume ça! Si le Citoyen a quelque choſe à vous dire, c'eſt pour vot' profit. Dame! i' n'dit que d'bonnes choſes, lui, not' Juge de Paix.

PETIT-JACQUES.

Eh! vous ne ſçavez pas ce qui nous veut?

Dame JEANNE.

Par ma fine non. I' veut p'tête vous r'commander d'aimer ben vote père.

GEORGETTE.

Eſt ce qu'il eſt beſoin de recommander ça?

PETIT-JACQUES.

Eſt-ce que not' cœur n'eſt pas là qui nous le dit tous les jours?

Dame JEANNE.

De ne jamais l'abandonner.

TOUS DEUX.

Oh! jamais.

Dame JEANNE.

D'être toujours ben laborieux.

TOUS DEUX.

Oh ! oui.

Dame JEANNE.

Ben ſages.

TOUS DEUX.

Sûrement.

Dame JEANNE.

De ben aimer la République.

GEORGETTE.

Oh ! nous faiſons tous les jours des vœux pour qu'elle triomphe des méchans.

PETIT-JACQUES.

Quand nous apprenons quelque bonne nouvelle, nous ne ſommes pas des derniers à crier : Vive la Nation ! Vive la Nation !

Dame JEANNE.

Toi, Georgette, de ne jamais badiner avec les garçons.

GEORGETTE.

Oh ! je ne badine qu'avec frère Jacques.

Dame JEANNE.

Dame ! c'eſt que v'là q't'as paſſé treize ans.

GEORGETTE.

Oui ; ils ſont ſonnés.

Dame JEANNE.

Et c'eſt dangereux de badiner avec les garçons.

GEORGETTE.

Dangereux ! pourquoi donc ça ?

Dame JEANNE.

Ah ! pourquoi ? parce que... Tiens, acoute-moi, m'nenfant.

AIR.

FILLETTE eſt une ſouris ;
Le chat eſt là qui la guette. (*bis.*)
Voyez le fin Miſtigris,
Comme il guette
La pauvrette !
Tapis près de ſa cachette, (*bis.*)
Il vous guette
La pauvrette (*bis.*)
Et puis, crac ! autant de pris !
Tapis près de ſa cachette,
Voyez le fin Miſtigris ;
Il vous guette
La pauvrette,
Et puis, crac ! autant de pris !
Tapis près de ſa cachette,
Il vous guette
La pauvrette,
La pauvrette,
L'indiſcrette ;
Et puis, crac ! autant de pris ! (*ter.*)

PARCE qu'on a quatorze ans,
Qu'on entre dans ſon printemps,
Qu'on ſe trouve un peu gentille,
On veut avoir des galans ;
On veut ceſſer d'être fille ;
On veut avoir des galans :
Mais, ſouviens-t'en bien, Georgette ;
La ſouris, c'eſt la fillette ;
Oui, oui, rien n'eſt plus certain ;
La ſouris, c'eſt la fillette,

Le diable eſt l'chat qui la guette,
Et le diable eſt bien malin ;
Oh ! bien malin. (*bis.*)

FILLETTE eſt une ſouris, &c.

GEORGETTE.

Frère Jacques ! ſçais-tu ce que tout ça veut dire ?

PETIT-JACQUES.

Non dà, ſœur Georgette, & toi ?

GEORGETTE.

Ni moi non plus.

Dame JEANNE.

Ah ! v'là le Citoyen de retour.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE DE PAIX.

DAME Jeanne, j'ai beſoin d'être ſeul avec ces enfans ; laiſſe-nous.

Dame JEANNE.

Ben volontiers, Citoyen. Sans adieu, mes petits amis ; écoutez ben not' Juge de Paix : entendez-vous, m'zenfans ?

(*Elle ſort.*)

LE JUGE DE PAIX.

Approchez-vous, mes enfans ; ce que j'ai à vous dire doit vivement vous intéreſſer. Vous aimez bien votre père, n'eſt-ce pas ?

TOUS DEUX.

Si nous l'aimons ! oh ! oui, Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Une douleur profonde le conduit lentement au tombeau.

TOUS DEUX, *levant les mains au ciel.*

O mon Dieu ! sauve les jours de notre père !

LE JUGE DE PAIX, *vivement.*

Il dépend de vous, peut-être, de le rendre à la vie.

TOUS DEUX.

De nous ?

PETIT-JACQUES.

Eh ! que faut-il faire ? parle, Citoyen.

GEORGETTE, *lui baisant les mains.*

Oh ! oui ; parle ; nous sommes prêts....

LE JUGE DE PAIX.

Un séducteur, nommé Rosambel, enleva, il y a dix ans, votre mère Théodine. Ce n'est qu'à Paris, en y faisant des recherches, qu'on pourrait en avoir des nouvelles....

PETIT-JACQUES.

Eh bien ! nous partirons avec mon père....

LE JUGE DE PAIX.

Sa vieillesse, ses infirmités ne lui permettent pas de vous accompagner. Il faut que vous partiez tous deux seuls.

PETIT-JACQUES.

Seuls ! ah ! Citoyen ! quitter notre pauvre père ! Non ; je n'en aurai jamais le courage.

GEORGETTE.

Ni moi non plus. Lui qui nous aime tant !

(*Le ciel s'obscurcit.*)

LE JUGE DE PAIX.

Voudriez-vous sacrifier la tranquillité, la vie de votre père à la crainte que vous inspirent quelques mois d'absence ?...

PETIT-JACQUES.

Oh! si nous étions sûrs de retrouver notre mère!...

LE JUGE DE PAIX.

Vous pouvez l'espérer, mes enfans. Le ciel guidera vos pas.

GEORGETTE.

Oh! ça sera, frère Jacques, puisque le Citoyen le dit.

LE JUGE DE PAIX.

Votre père n'est point assez riche pour faire les frais du voyage.

PETIT-JACQUES.

Oh! non; qu'il conserve le peu qu'il a! Nous sommes jeunes, nous; nous en gagnerons.

LE JUGE DE PAIX.

Mes enfans! je voudrais être dans l'opulence: mais entouré de pauvres, je le suis moi-même. Tenez, mes amis, voilà un écu de six francs; c'est le denier de la veuve & de l'orphelin; c'est le seul que je possède. Je l'ai destiné au plus malheureux; c'est à vous qu'il est dû.

LES ENFANS, *lui baisant les mains.*

Oh! not' bienfaiteur!

LE JUGE DE PAIX.

Il pourvoira à vos premiers besoins; ensuite, par vos chants, vos petites danses, vous intéresserez les âmes sensibles.

GEORGETTE.

Sûrement; nous chanterons la Montagnarde. N'est ce pas, frère Jacques?

PETIT-JACQUES, *le cœur gros.*

Oui... nous chanterons... nous danserons... comme si nous étions bien joyeux.

LE JUGE DE PAIX.

Un orage se prépare; rentrez dans le buron,

mes enfans... Vous me promettez d'aller à Paris?

TOUS DEUX, *presque pleurant.*

Oui, Citoyen.

LE JUGE DE PAIX.

Promettez-moi, de plus, que vous cacherez une partie du chagrin que vous ressentez de vous séparer de votre père. Il faut ménager sa sensibilité.

GEORGETTE, *souriant & s'essuyant les yeux.*

Oh! nous ne pleurerons pas.

LE JUGE DE PAIX.

L'orage approche; rentrez, mes enfans, rentrez; je vous reverrai tantôt.

GEORGETTE & PETIT-JACQUES, *saluant le Juge de Paix, fort coup de tonnerre.*

Ben obligé, Citoyen.

SCÈNE VIII.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

AH! sœur! entends tu comme il tonne?

GEORGETTE.

Et papa, qu'est à plus d'un quart de lieue d'ici! s'il est en route a présent!

PETIT-JACQUES.

Ecoute, sœur, rentre dans le buron; moi, je vais tâcher de découvrir si je ne l'apperçois pas.

GEORGETTE, *le retenant.*

Quoi! tu vas me laisser toute seule, frère Jacques!.. (*Coup de tonnerre qui les effraie.*) Oh! j'aurai trop peur d'abord.

PETIT-JACQUES.

Mais je ne m'éloignerai pas, Georgette ; c'eſt pour voir ſi not' père revient.

GEORGETTE.

Eh bien ! vas donc ; je t'attends ici.

PETIT-JACQUES, *s'éloignant.*

Non, rentre ; il va pleuvoir tout plein. (*Il gravit la montagne.*)

GEORGETTE.

AIR.

HÉLAS ! contre nous tout conſpire ;
Les éléments ſont déchaînés !...

(*Coup de tonnerre violent.*)

Je ſuccombe !... Ma voix expire...
Dieu ! ſauve deux infortunés !

(*Pendant la ritournelle, elle parcourt le Théâtre. Violens coups de tonnerre, éclairs, grêle, vent, &c.*)

DUO.

(*Un coup de tonnerre terrible fait tomber les enfans à genoux ; l'un ſur la montagne, l'autre dans la plaine.*)

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

DIEU de bonté, jette un regard propice
Sur deux infortunés tremblans !
Pour ſatisfaire à ta juſtice,
S'il faut qu'ici quelqu'un périſſe,
Sauve mon père ! écraſe ſes enfans !

(*Pendant la ritournelle, Petit-Jacques deſcend.*)

PETIT-JACQUES.

O Dieu ! ma ſœur !...
Entends-tu gronder le tonnerre ?
La foudre éclate avec fracas.

GEORGETTE.

Eh bien !.. mon frere !
. . . . . .
. . . . . .

Entends-tu gronder le tonnerre?
. . . . . .
La foudre éclate avec fracas.
. . . . . .
. . . . . .
Les éclairs sillonnent la nue..
La foudre se brise en éclats...
Par-tout je vois l'image du trépas!
. . . . . .
. . . . . .
O Dieu protège notre père!
Que ta main l'arrache au trépas!

Rentrons, rentrons dans la chaumière.
La foudre éclate avec fracas...
. . . . . .
O Dieu! préserve notre père...
Daigne l'arracher au trépas!
Je frémis!... tremblante, éperdue.
. . . . . .
Entends-tu gronder le tonnerre?
La foudre se brise avec éclats.
. . . . . .
. . . . . .

ENSEMBLE.

O Dieu! protège notre père!
Que ta main l'arrache au trépas!

(Dès le commencement du mineur, ils sont rentrés dans le buron, dont ils ont laissé la porte ouverte. Elle est disposée de manière que le spectateur voit tous leurs mouvemens. Un coup de tonnerre les fait retomber à genoux.)

ENSEMBLE.

Dieu de bonté! jette un regard propice
Sur deux infortunés tremblans!
Mais pour appaiser ta justice,
S'il faut qu'ici quelqu'un périsse,
Sauve mon père, écrase ses enfans!

(Le tonnerre tombe sur le buron, l'écrase; les enfans tombent prosternés, sans mouvement. Gervais a paru sur la montagne; il voit le buron écrasé, il descend avec précipitation.)

La toile tombe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une autre chaîne de montagnes. Sur le devant, à la droite du spectateur, une auberge avec enseigne ; de l'autre, une grange couverte en chaume ; un petit berceau, sous lequel on peut s'asseoir. Il y a une table pour manger, d'un côté, & un petit bois.

Le jour commence à baisser.

SCÈNE PREMIÈRE.

Trois VOLEURS.

(Ils arrivent à petit pas & avec précaution.)

TRIO, à mi-voix.

Premier VOLEUR.

DOUCEMENT, doucement, mes amis ;
Craignons d'être surpris !

LES DEUX AUTRES.

Doucement, doucement, mes amis ;
Craignons d'être surpris !

Premier VOLEUR.

La nuit, la nuit s'avance....

Deuxième VOLEUR.

Observons en silence....

Troisième VOLEUR.

Déjà la nuit s'avance....

Premier VOLEUR.

Observons en silence,
De peur d'être surpris.

TOUS.

Observons, &c.
De peur, &c.

Premier VOLEUR.

La Rose avait raison.
Oui, voilà la maison!
D'autre côté, la grange....

LES DEUX AUTRES.

Il faut que l'on s'arrange....

Le premier VOLEUR.

Paix! paix! paix!... tous trois, mes amis.
Nous entrerons dans le logis....

(*La Rose & l'Orange entrent.*)

Il faut que l'on s'arrange;
Chargez-vous de la grange.

LA ROSE & L'ORANGE, *haut.*

Très-volontiers. (*bis.*)

Le premier VOLEUR.

Paix donc! paix donc! tout doux.

LA ROSE & L'ORANGE.

Oh! vous pouvez compter sur nous. (*ter.*)

Le premier VOLEUR.

Doucement! &c. (*La reprise.*)

Le premier VOLEUR.

Nous préparerons nos batteries; &, quand vous

aurez fait votre opération, nous profiterons du trouble, du déſordre qui règnera dans la maiſon, pour emporter la paco.ille.

Le deuxieme VOLEUR.

C'eſt bien dit.

LA ROSE.

A propos, nous venions vous prévenir qu'à deux cents pas d'ici, il y a une voiture qui deſcend lentement la colline. Il n'y a perſonne dedans; un cocher & deux domeſtiques ſont les ſeuls qui....

L'ORANGE.

Oui: mais ces gens-là ſont armés juſqu'aux dents. Il eût été dangereux à nous de les attaquer.

Le premier VOLEUR.

Mes amis; n'entreprenons point tant de choſes à-la-fois. Cette opération pourrait faire manquer celle de la nuit qui eſt ſûre, & dans laquelle nous ne courons aucun riſque... J'entends du bruit; éloignons-nous. Jettons-nous dans le petit bois, juſqu'à ce qu'il ſoit temps de reparoître.

TOUS.

Allons, allons.

Le premier VOLEUR.

Scht! ſcht! (*Ils s'éloignent à petits pas.*)

SCÈNE II.

ROSAMBEL, *en habit de voyage*; L'HOTESSE.

(*Ils ſortent de la maiſon, ſuivis d'un Citoyen attaché à Roſambel.*)

ROSAMBEL.

JE ſuis ſenſible à ton attention, Citoyenne; mais des affaires preſſantes ne me permettent pas de reſter plus long-temps.

L'HÔTESSE.

Je suis fâchée, Citoyen, que tu ne te décides pas à passer ici la nuit : car les chemins ne sont pas sûrs ; il y a tant de voleurs ici dans les environs !...

ROSAMBEL, *montrant ses pistolets.*

Oh ! nous avons de quoi leur en imposer. J'ai quatre hommes de confiance, aussi bien armés que moi, & je ne crains rien.

L'HÔTESSE.

Ce que j'en dis, Citoyen, n'est que par intérêt pour toi. Tu aurais pu partir de grand matin, & encore mieux accompagné ; car nous avons ici des Gendarmes qui vont aussi du côté de Sauzet & qui partent à trois heures du matin. Ils se sont jettés sur un lit tout habillés ; car il y a quatre à cinq jours que ces braves gens n'ont quitté la selle.

ROSAMBEL.

Dans toute autre circonstance, j'accepterais ton offre avec plaisir : mais il faut que je sois ce soir même à Sauzet. Il s'agit de réparer des malheurs que j'ai occasionnés, & une heure de retard est un siècle que je dérobe au repentir, à la justice, à l'humanité ; ma voiture doit actuellement être au bas de la colline, & je vais la rejoindre par le sentier que tu m'as indiqué.

L'HÔTESSE.

Allons, Citoyen, bon voyage ! J'espère que quand tu repasseras par ici...

ROSAMBEL.

Ce sera chez toi que je logerai. Oui, Citoyenne ; au revoir.

L'HÔTE, *en dedans.*

Pertette !

L'HÔTESSE.

J'y vais, notre homme. Citoyens, je vous salue. (*Elle rentre.*)

ROSAMBEL, *à son homme de confiance.*
Vas toujours, mon ami; je te suis. (*L'homme de confiance sort.*)

SCÈNE III.

ROSAMBEL, *seul.*

DEPUIS que j'ai découvert la retraite de Solanges, il me tarde de réparer les malheurs dont je suis la cause involontaire. Théodine, m'a-t-on dit, cherche son époux; peut-être sont ils déjà réunis: mais je dois, pour leur bonheur mutuel, un témoignage éclatant des vertus de cette infortunée.

RÉCITATIF ET ARIETTE.

DEPUIS dix ans, ces malheureux soupirent
Après l'instant qui doit finir leurs maux;
Depuis dix ans, les remords me déchirent!
En les réunissant, trouvons quelque repos.
De deux enfans,
Intéressans,
De deux époux, d'un tendre père,
J'adoucirai les chagrins, la misère.
C'est par moi qu'ils sont malheureux,
Par moi qu'ils sont dans la détresse!
Le ciel me donna la richesse,
Et je la partage avec eux.
Oui; dans le transport qui m'anime,
Je vole assurer leur bonheur;
L'instant où l'on répare un crime,
Est le triomphe de l'honneur.

Dieu ! quel plaisir ! quelle volupté pure !
Je réunirai deux époux !
Entre l'Amour & la Nature
Ils couleront des jours plus doux.
Oui ; dans le transport qui m'anime,
Je vole assurer leur bonheur ;
L'instant où l'on répare un crime,
Est le triomphe de l'honneur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

PETIT-JACQUES.

ALLONS, sœur Georgette, allons à Paris implorer la pitié, la sensibilité des bons cœurs. Nous sauterons, nous danserons & nous chanterons gai coco.

AIR.

GEORGETTE.

O mon Dieu ! que le monde est grand !
Frère ! je suis déjà bien lasse !

PETIT-JACQUES.

Asseyons-nous à cette place,
Et reposons-nous un instant.

GEORGETTE.

Depuis le buron de mon père,
Q'nous avons vu tant de pays ;
Ah ! dis-moi, dis-moi donc, mon frère,
Sommes-nous ben loin de Paris ?

PETIT-JACQUES.

Oh ! oui ; Paris eſt tout là-bas,
Ben loin par-delà ces montagnes.
Vas, ma ſœur ; nous n'y ſommes pas :
Faut traverſer tout plein d'campagnes.

TOUS DEUX.

O mon Dieu ! que le monde eſt grand !
O mon Dieu ! que le monde eſt grand !
Que le monde eſt grand ! (*bis.*)

PETIT-JACQUES.

Oh bon ! demain il n'y paraîtra pas. La nuit raccommodera tout ça Faut entrer dans ſt'auberge-ci ; auſſi-bien, on n'y voit bientôt plus clair. J'ai faim ; nous ſouperons, & nous nous coucherons.

GEORGETTE.

Ah ! mais, frère Jacques, ça coûte d'l'argent, les auberges ; nous ne ſommes pas riches : nous n'avons que l'écu de ſix francs du Juge de Paix.

PETIT-JACQUES ; *il tire l'écu & le baiſe.*

Tu as raiſon, ſœur ; ça m'fait ben de la peine de dépenſer cet écu-là. Oh ! ſi j'étais riche, je voudrais le garder toute ma vie.

GEORGETTE, *eſſuyant ſes yeux.*

Frère Jacques !

PETIT-JACQUES.

Georgette !

GEORGETTE.

Il me vient une idée.

PETIT-JACQUES.

Quoi donc !

GEORGETTE.

Si nous ne ſoupions pas !

PETIT-JACQUES.

Tu as raiſon, ſœur ; ne ſoupons pas.

GEORGETTE.

Oh! mais tu viens de dire que tu avais faim.

PETIT-JACQUES.

Oh! point du tout. Ça s'eſt paſſé tout de ſuite. Je n'ai plus d'appétit.

GEORGETTE.

Mais faudra toujours le dépenſer demain.

PETIT-JACQUES.

C'eſt égal. Je l'aurons encore toute la nuit.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *ſous le berceau.* THÉODINE.

(*Théodine eſt pâle, échevelée, éplorée & accablée de laſſitude.*)

THÉODINE.

AIR.

DÉJA de ſon voile ſombre
La nuit couvre ces côteaux;
A la faveur de ſon ombre,
Où goûter quelque repos?

(*Elle s'avance; pendant ce temps, les enfans qui l'avoient écoutée avec intérêt, chantent à mi-voix.*)

PETIT-JACQUES.

Ma ſœur!

GEORGETTE.

Mon frère!

PETIT-JACQUES.

Elle s'avance par ici.

GEORGETTE.

A l'aſpect de cette étrangère,
Le cœur me bat.

PETIT-JACQUES.

Le mien aussi.

TOUS DEUX.

A l'aspect de cette étrangère,
Pourquoi mon cœur bat-il ainsi ? (*bis.*)

THÉODINE.

Infortunée ! (*bis.*)

LES ENFANS.

Paix ! écoutons.

THÉODINE.

Quelle est ma destinée !
Ma destinée !
Quand cesseront les pleurs que je répands ?

LES ENFANS.

Les pleurs !...

THÉODINE.

Marchons !... la lassitude,
L'inquiétude
Suspend mes pas tremblans.

LES ENFANS.

O mon Dieu ! quelle destinée !
Peut-être, cette infortunée
A perdu ses enfans.

LES ENFANS.

Peut-être, &c.

THÉODINE.

Marchons !... &c.

LES ENFANS, THÉODINE.

Déjà de son voile sombre
La nuit couvre ces côteaux,

En proie au chagrin le plus ſombre,
Elle ſuccombe à ſes maux.

A la faveur de ſon ombre,
Où goûter quelque repos ?...

Mais j'apperçois un aſyle... Trop heureuſe, ſi l'on veut m'y recevoir ! (*Elle frappe.*)

GEORGETTE, *toute en larmes.*

Oh ! frère Jacques ! je n'en puis plus.

PETIT-JACQUES.

Et moi, ſœur, je ſuis tout en larmes.

SCÈNE VI.

THÉODINE, LES ENFANS *ſous le berceau*, L'AUBERGISTE.

L'HÔTE, *ſortant de l'auberge.* (*D'un ton dur.*)

QUE demandez-vous ?

THÉODINE.

Je réclame de ta ſenſibilité un aſyle pour cette nuit. Seule, ſans appui, ſans argent...

L'HÔTE.

Sans argent ! mauvaiſe antienne ! Je ne vas pas à la proviſion ſans argent, moi. J'en ſuis fâché : mais il n'y a pas de lit pour vous.

THÉODINE.

Citoyen, au nom de l'humanité !...

L'HÔTE.

De l'humanité ! oh ! je ſuis auſſi fort humain, moi : mais une femme ſeule & ſans argent, ſur une route, à ſ'heure-ci, vous conviendrez que ça ne ſuppoſe rien de bon. Les environs ſont pleins de voleurs, & vous m'avez tout l'air de....

THÉODINE, *anéantie.*

Ah ! Dieu ! Dieu !

L'HÔTE.

L'HÔTE.

Mais vous êtes mal tombée ici; croyez-moi, décampez promptement: car nous avons juſtement de la Gendarmerie qui n'entend pas raillerie ſur cet article-là. Profitez de l'avis; bon ſoir. (*Il rentre.*)

SCÈNE VII.

THÉODINE, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES.

OH! le tigre!

GEORGETTE.

Le monſtre!

THÉODINE, *anéantie & s'appuyant.*

En eſt-ce aſſez? ô mon Dieu!

GEORGETTE, *ſe levant.*

Frère Jacques!

PETIT-JACQUES.

Ma ſœur!

GEORGETTE.

Si nous donnions à cette pauvre femme l'écu de ſix francs du Juge de Paix?

PETIT-JACQUES.

Oui, oui, ma ſœur; tu as raiſon: donnons-lui.

TOUS DEUX, *avec joie.*

Oui; donnons-lui, donnons-lui.

THÉODINE.

Que vois-je?

PETIT-JACQUES.

De pauvres malheureux qui n'ont pas le cœur auſſi dur que ce vilain homme-là. Nous t'avons entendu;

tu nous as fait pleurer, & nous venons t'offrir notre bourse pour que ça nous soulage.

THÉODINE.

Moi, mes enfans, que je prenne !... que je vous prive de votre petite fortune !...

GEORGETTE.

Oui, Citoyenne ; prends, de grace ! C'est peu de chose : mais nous te l'offrons de bon cœur.

(*Ils la forcent de prendre l'écu.*)

THÉODINE, *à part.*

Hélas ! mes enfans sont de leur âge !...

GEORGETTE, *vivement.*

Tu as des enfans, Citoyenne ! ah ! nous l'avions deviné.

THÉODINE.

Mais vous, mes petits amis ! vous êtes bien jeunes pour courir ainsi le monde, sans guide, sans appui ! Vous n'avez donc plus de père ?

PETIT-JACQUES.

Hélas ! notre père est pauvre ! bien pauvre ! l'orage & les méchans lui ont tout enlevé.

THÉODINE, *avec intérêt.*

Et de mère ?

PETIT-JACQUES, *tristement.*

Nous n'en sçavons rien.

THÉODINE, *très émue.*

Comment ? vous !...

GEORGETTE.

Non ; notre mère est quelque part dans le monde ; mais nous ignorons le lieu où elle est.

THÉODINE, *de même.*

Vous ignorez, dites-vous ?... Elle vous a donc quittés ?

PETIT-JACQUES, *attendri.*

Oh! ce n'eſt pas nous; c'eſt notre père qu'elle a abandonné.

THÉODINE.

Votre père! Dieu! quel preſſentiment! comment ſe nomme votre père?

GEORGETTE.

Le connaîtrais-tu, Citoyenne? Ah! Jacques! ſi c'était!...

PETIT-JACQUES.

Il s'appelle Gervais.

THÉODINE, *douloureuſement.*

Je ne le connaîs pas.

GEORGETTE.

Il eſt de Sauzet-le-Froid. Mon frère s'appelle Petit-Jacques, & moi, Georgette, prête à te rendre ſervice.

THÉODINE, *de même.*

Ce ne ſont pas eux. Hélas! une illuſion trompeuſe!... Eloignons-nous; ces enfans me rappellent!.. Tâchons de retrouver des forces pour rejoindre ces infortunés.

PETIT-JACQUES.

Tu t'en vas, Citoyenne; mais à préſent, tu pourrais coucher dans l'auberge...

THÉODINE.

Moi, mes enfans! reparaître chez un homme injuſte & cruel!...

GEORGETTE.

Avant que de nous quitter, permets-nous, du moins... de t'embraſſer?

THÉODINE.

Ah! bien volontiers!

(*Ils ſe tiennent embraſſés tous trois pendant un inſtant.*)

Adieu ! adieu ! mes petits amis ! puisse le ciel vous rendre aussi heureux que vous le méritez !...

(*Elle s'éloigne, monte la montagne, se retourne souvent vers les enfans qui en font autant.*)

SCÈNE VIII.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE, *& ensuite trois* VOLEURS, *dont un fait le guet.*

PETIT-JACQUES, *éploré.*

GEORGETTE !

GEORGETTE, *de même.*

Mon ami !

PETIT-JACQUES.

Tout mon cœur s'élance après elle.

GEORGETTE.

Et moi donc, frère Jacques ! son baiser est là... Il n'en sortira jamais. (*Elle désigne son cœur.*)

Le premier VOLEUR, *brusquement.*

Ah ! ah ! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres ?

GEORGETTE, *criant.*

Ah ! mon Dieu ! Citoyen ! que vous m'avez fait peur !

Le second VOLEUR.

Peur ! rassurez-vous, la petite ; nous ne voulons pas vous faire de mal.

Le premier VOLEUR.

Et où allez-vous, comme ça, mes enfans ?

GEORGETTE, *faisant la révérence.*

A Paris, Citoyen.

Le premier VOLEUR.

A Paris ! comme ça tout seuls !

PETIT-JACQUES.

Oui... tout seuls !

Le second VOLEUR.

Vous n'avez donc point de parens dans le monde?

GEORGETTE.

Si fait, Citoyen ; tous les bons cœurs sont nos parens.

Le premier VOLEUR.

Diable ! vous avez là une singulière famille.

Le second VOLEUR.

Et vous n'avez point de métier ?

PETIT-JACQUES.

Si fait, Citoyen ; nous chantons & danſons la Montagnarde.

Le premier VOLEUR.

Ah ! voyons donc. Je ſuis curieux de voir danſer une bourrée d'Auvergne.

PETIT-JACQUES.

A toi, ma ſœur.

GEORGETTE.

Non, à toi le premier.

PETIT-JACQUES.

MONTAGNARDE.

EN revenant d'Auvergna, (*ter.*)
D'Auvergna, mon pays,
Paſſant par la Limagna, (*ter.*)
D'la Limagna à Paris :
Jouant di la mouzetta,
Chantant la candſonnetta,
Chantant la Montagnarda,
Danſant la Montagnarda,
Guai coco ! (4 *fois.*)

V'LA qui s'met en dansa,
Ou petit marmot ;
Voyais donc com' dansa,
Lou petit marmot ! (*ter.*)
Oh ! oh !

GENTILLA Jouvencella (*ter.*)
Me dit : Mon p'tit ami,
Apprends-moi donc la dansa, (*ter.*)
La dansa d'ton pays.
Jouons di la mouzetta ;
Chantons la Caudronnetta,
Chantons la Montagnarda,
Dansons la Montagnarda,
Guai coco ! &c.
J'lis montris la dansa
Dou petit marmot ;
J'lis fis voir la dansa
Dou petit marmot. (*ter.*)
Oh ! oh !

VINT ensouita ouna vieilla, (*ter.*)
Ouna vieilla sans dent,
Qui me dit à l'oreilla : (*ter.*)
Viens ça, viens, mon enfant ;
Viens tôt, dans ma chambretta,
Jouer di la mouzetta,
Chanter la Montagnarda,
Danser la Montagnarda,
Guai coco ! &c.
Gn'ia pas pour vous de dansa
Dou petit marmot ;
Vous n'aurais pas la dansa
Dou petit marmot. (*ter.*
Oh ! oh !

Le premier VOLEUR.

Fort bien, mon garçon, fort bien. Comme un Ange, en vérité! Tiens, petite; voilà pour toi. (*Il lui donne de l'argent.*)

Le deuxième VOLEUR.

Tenez, mes enfans.

Le troisième VOLEUR.

Tenez encore.

GEORGETTE & PETIT-JACQUES.

Bien obligé, Citoyens.

Le premier VOLEUR *aux autres.*

Allons, mes amis; il est nuit tombée: entrons.

Le deuxième VOLEUR.

Au revoir, la jeune fille.

GEORGETTE.

Grand-merci, Citoyens. (*Les voleurs entrent dans l'auberge.*)

SCÈNE IX.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

GEORGETTE.

FRÈRE Jacques!

PETIT-JACQUES.

Sœur Georgette!

GEORGETTE.

Ils sont ben honnêtes, ces Citoyens-là.

PETIT-JACQUES.

Et ben généreux! Voyons donc ce qu'ils nous ont donné.

GEORGETTE, *comptant.*

Un petit écu, deux pièces de vingt-quatre sols & une de douze, comben que ça fait?

PETIT-JACQUES.

Ça fait juſtement nos ſix francs revenus.

GEORGETTE.

Eh ben ! vois-tu, frère Jacques ? quand on fait du bien, le bon Dieu nous en récompenſe tout de ſuite.

PETIT-JACQUES.

Oh ! c'eſt bien vrai.

GEORGETTE.

Mais ce n'eſt pas comme les ſix francs du Juge de Paix, ça. Nous pouvons entrer dans l'auberge & ſouper.

PETIT-JACQUES.

Oh ! tiens ; depuis que j'ai vu ſte chère femme qui pleure & qui a des enfans, ça m'a ôté l'appétit.

GEORGETTE.

Eh ben ! nous demanderons à coucher.

PETIT-JACQUES.

Eh ben ! frappe, ſœur Georgette.

GEORGETTE.

Oh ! frappe toi-même ; ce vilain homme qu'eſt là, me fait peur.

(*Petit-Jacques frappe.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'HOTE & enſuite L'HOTESSE.

QUATUOR.

LES ENFANS.

. . . . . .

OUVREZ ; deux petits Montagnards,

L'HÔTE, *dans la maiſon.*

Qui frappe ? qui frappe ?

. . . . . .

Qui sont bien farigués, bien las!
Pour la nuit demandent un gîte.
. . . . . .
Pour Dieu! ne nous refusez pas.
Pour Dieu! ne nous refusez pas.
Pauvres petits infortunés,
Par tout le monde abandonnés.
. . . . . .
Hélas!
. . . . . .
Hélas!

. . . . . .
(*L'Hôte sorti, les examine.*)
Tant pis pour vous! je n'en ai pas.
Croyez-moi, décampez bien vite;
Que l'on détale de ce pas.
. . . . . .
. . . . . .
Tant pis! mais je n'ai point de place.
Partez.
Partez.

L'HÔTESSE, *entrant.*

Quoi donc?

LES ENFANS.

De grace!

L'HÔTESSE.

Les renvoyer ainsi le soir!

PETIT-JACQUES.

Ma sœur Georgette; elle est si lasse!

L'HÔTESSE.

Ils occuperaient peu de place;
Pourquoi ne pas les recevoir?

LES ENFANS.

Dans quelque coin, un peu de place!
Voyez, voyez comme il fait noir!

L'HÔTE.

Non; je ne peux les recevoir.
Alerte! alerte!

LES ENFANS.

Eh! quoi! deux petits Auvergnats
Qui sont bien fatigués, bien las!

Pour la nuit demandent un gîte !...
Pour Dieu, ne nous refusez pas !

L'HÔTESSE.

Ces pauvres petits Auvergnats !
Ils sont gentils !... Pauvre petite !
Si jeune encor ! manquer de gîte !
Où veux-tu qu'ils portent leurs pas ?

L'HÔTE.

Tant pis pour vous ! je n'en ai pas.
Croyez-moi, décampez bien vîte ;
Que l'on détale de ce pas.

LES ENFANS.	L'HÔTESSE.	L'HÔTE.
Pour Dieu ne nous refusez pas ! &c.	Où veux-tu qu'ils portent leurs pas ? &c.	Que l'on détale de ce pas, &c.

L'HÔTESSE.

Mais, mon ami....

L'HÔTE.

Eſt-ce que j'ai des lits à leur donner ? Ne ſçais-tu pas que ces voyageurs qui ſoupent, ont pris les trois qui reſtoient vacans ?

PETIT-JACQUES.

Ah ! c'eſt ben juſte que ces trois Citoyens ſoient ben couchés.

L'HÔTE.

Eſt-ce que vous les connaiſſez ?

GEORGETTE.

Un peu, Citoyen. Oh ! ce ſont de bien honnêtes gens.

L'HÔTESSE.

Eh ben ! eſt ce que tu ne peux pas mettre ces enfans quéque part ? Du moins, qu'ils ne couchent pas à la belle étoile ! Eh ! mort de ma vie ! quand on eſt bon Républicain, on doit être humain & hoſpitalier.

GEORGETTE.

Oh mon Dieu ! Citoyenne, un peu de paille, ça ſera encore trop bon pour nous.

L'HÔTESSE.

Eh ! mais, ſans doute. Eſt-ce qu'ils ne dormiront pas bien dans la grange, voyons ? Ils s'étendront là ſur des bottes de paille. Pardi ! à leur âge !...

L'HÔTE.

A la bonne heure, s'ils veulent coucher là...

PETIT-JACQUES.

Oh mon Dieu ! oui ; ma ſœur Georgette & moi, nous ſommes habitués à tout.

L'HÔTESSE.

Ah ! vous êtes frère & ſœur ! Ils ſont gentils au poſſible. Allons ; venez ſouper, mes enfans ; & puis vous irez dormir.

GEORGETTE.

Oh ! nous ne ſoupons pas, Citoyenne.

L'HÔTESSE.

Non ? en ce cas, ſuivez-moi ; je vais vous ouvrir la porte de la grange.

GEORGETTE.

Ah ! c'eſt bien de la bonté.

L'HÔTE.

Et moi, je vais achever de ſouper. (*Il rentre.*)

(*L'hôteſſe les conduit à la grange, ouvre la porte avec une clef qui eſt à un trouſſeau qu'elle a à ſa ceinture, & la referme à la clef.*)

L'HÔTESSE.

Allons ; dormez bien, mes petits amis. Demain matin je viendrai vous réveiller.

PETIT-JACQUES, *dans la grange.*

Vous avez bien de la bonté, Citoyenne.

GEORGETTE.

Frère Jacques & moi, nous prierons bien le bon Dieu pour vous.

(L'Orange & la Rose paraissent sur la montagne.)

L'HÔTESSE, *rentrant.*

Ces petits enfans ! c'eût été un meurtre de les laisser comme ça sans asyle pendant la nuit.

SCÈNE XI.

DUO.

AVANÇONS en silence ;
L'instant, l'instant s'avance.
Voici bien le local !
Avançons en silence ; (*bis.*)
Mais crainte d'imprudence,
Attendons le signal.

Premier VOLEUR.	Deuxième VOLEUR.
A bien conduisons l'aventure ;	A bien conduisons l'aventure.
La grange en feu va, je le croi,	
Dans tous les cœurs porter l'effroi.	
	On crie ! on court à la mazure.
Tandis que nous gagnons pays,	
Pendant ce temps, nos bons amis,	
D'une main sûre,	
Font main basse dans le logis.	
Pendant ce temps, &c.	Pendant ce temps, &c.
Avançons en silence, &c.	Avançons en silence, &c.

(On frappe trois coups dans la main en dedans.)

Voici le signal ; alerte !	Deuxième VOLEUR.
Il faut répondre aussi-tôt.	*Allant ouvrir la fenêtre de la grange.*

(Il frappe trois coups ensuite ; il ouvre sa lanterne, allume un paquet d'étoupes qu'il jette dans la grange.)

J'apperçois déjà la flamme.
On frappe trois nouveaux coups ;
La grange entiere s'enflamme ;
Partons, partons ; sauvons-nous.

(*Ils se sauvent.*)

Voici la fenêtre ouverte ;
Tout va brûler comme il faut :
J'apperçois déjà la flamme.
La grange entiere s'enflamme,
La grange entière s'enflamme ;
Partons, partons ; sauvons-nous.

SCÈNE XII.

TOUS LES ACTEURS, *que d'abord on ne voit pas.*

CHŒUR.

Premier VOLEUR *dans la maison.*

AU feu ! au feu !

Deuxième VOLEUR *dans la maison,*

Au feu ! au feu !

PETIT-JACQUES, *dans la grange.*

Ma sœur ! ma sœur ! la grange en feu !...

Les deux VOLEURS *dans la maison.*

Au feu ! au feu !

PETIT-JACQUES & GEORGETTE *dans la grange.*

Dieu ! quelle flamme dévorante !

TOUS, *dans la maison.*

Au feu ! au feu !

PETIT-JACQUES & GEORGETTE *dans la grange.*

Par où sortir ?
O mon Dieu ! nous allons périr !

Le premier & deuxième VOLEURS, *fuyant, chargés.*

Tandis qu'ils sont dans l'épouvante,
Sauvons-nous ! sauvons-nous !
Au feu !

TOUS, *dans la maison.*

Au feu !

PETIT-JACQUES & GEORGETTE *dans la grange.*

Par où sortir ?
O mon Dieu ! nous allons périr !

L'HÔTESSE, *dans la maison.*

Les scélérats ! je suis perdue !

PETIT-JACQUES, *montant sur le toît.*

Viens par ici, suis-moi, ma sœur.

TOUS, *dans la maison.*

Au voleur ! au voleur ! au voleur !

(*On entend un coup de pistolet.*)

Premier GENDARME *dans la maison.*

Il est mort !

GEORGETTE.

O Dieu ! l'on se tue !

(*Petit-Jacques emporte sa sœur à travers les flammes.*)

L'HÔTE, *paraissant.*

Tout est en feu ! Que vois-je ! ah ! malheureux !

(*Tout le monde entre.*)

Arrêtez-les !

LES ENFANS.

Qui ? nous ?

L'HOTE.

Oui ; ce ſont eux !...
De ces brigands ils chantaient la louange.

LES ENFANS.

Ils nous avaient donné ſix francs.

L'HÔTE.

Juſtement, pour brûler ma grange.

Les trois GENDARMES.

Le fait eſt clair !

LES ENFANS.

Nous ſommes innocents !

Les trois GENDARMES.

En priſon ! en priſon !

L'HÔTE & L'HÔTESSE.

Oui ; j'en aurai vengeance.

TOUS.

En priſon ! en priſon !

LES ENFANS.

Où nous conduiſez-vous ?

TOUS.

A Sauzet, ſous de bons verroux.

(*Les enfans frémiſſent à ce nom & ſe jettent aux genoux des Gendarmes.*)

La toile tombe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre comme au premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Petit jour.*)

LE JUGE DE PAIX *seul.*

AIR.

O Providence ! (*bis.*)
Que tes décrets ſont ſurprenans !
Faibles mortels ! adorons en ſilence
La main qui venge l'innocence,
La main qui punit les méchans.

QUEL jour délicieux s'apprête !
Hier, nous étions dans les pleurs ;
Aujourd'hui, c'eſt un jour de fête,
Et le plaiſir va régner dans nos cœurs.
O Providence, &c.

SCÈNE II.

LE JUGE DE PAIX, Dame JEANNE.

LE JUGE DE PAIX.

AH ! te voilà de retour, Dame Jeanne !

Dame JEANNE.

Oui, Citoyen.

LE

LE JUGE DE PAIX.

Eh bien ! Gervais ?

Dame JEANNE.

V'là qui me ſuit. Dame ! j'ai été obligée d'attendre ; n'y avait perſonne de levé dans la maiſon ; & puis, c'eſt d'un loin ! Oh ! je ſuis ben laſſe !

LE JUGE DE PAIX.

Vas te repoſer, ma bonne amie.

Dame JEANNE, *fauſſe ſortie.*

C'eſt qu'à mon âge on n'eſt plus ſi alerte. (*Revenant.*) Quoique ça, Citoyen, tiens, j'aimerais encore mieux ſçavoir de quoi qui retourne.

LE JUGE DE PAIX.

Comment ?

Dame JEANNE.

Oh ! oui ; ce voyageur qu'eſt venu ſte nuit, à qui tu as cédé ton lit, & puis, ſte converſation à part, & puis, ce meſſage. Oh ! tiens, m'eſt avis que ce Citoyen-là n'eſt pas chez nous pour rien.

LE JUGE DE PAIX.

J'apperçois Gervais, laiſſe-nous, Dame Jeanne.

Dame JEANNE.

Ben volontiers, Citoyen ; mais je dis : tôt ou tard, faudra ben que je le ſçache. Au revoir, Gervais ; d'la joie, papa. Le diable n'eſt pas toujours à la porte d'un pauvre homme. J'ai mes raiſons pour te dire ça ; dis que Dame Jeanne n'eſt qu'une bavarde, ſi... Enfin, ſuffit à bon entendeur. Salut.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE III.

LE JUGE DE PAIX, GERVAIS.

GERVAIS.

JE me rends à ton invitation, mon ami, encore tout étonné & ne comprenant rien aux discours, sans suite, de ta Gouvernante.

LE JUGE DE PAIX.

Elle a raison, mon vertueux ami; le calme succède à l'orage, & j'espère que tu connaîtras encore le bonheur.

GERVAIS.

Le bonheur!

LE JUGE DE PAIX.

Oui, mon ami; tu n'as plus à craindre l'indigence. Un homme... qui ne fut pas toujours juste, mais qui n'est pas un méchant, te propose une fortune.

GERVAIS.

Une fortune! à moi! eh! que m'importent les richesses, si je suis privé de ma femme & de mes enfans!

LE JUGE DE PAIX.

Tes enfans ne peuvent pas être bien éloignés; on les retrouvera aisément. Quant à Théodine...

GERVAIS.

Tu en as des nouvelles! ah! parle! parle! ô mon Sauveur! où est-elle? dans quels lieux?...

LE JUGE DE PAIX.

Je l'ignore encore: mais elle respire; elle....

GERVAIS.

Elle existe! ô ma chère Théodine!... Mais peut-elle n'être pas coupable?

LE JUGE DE PAIX.

Rassure-toi ; ton épouse est vertueuse. Elle est innocente ; elle cherche son époux.

GERVAIS.

Innocente ! ô mon Dieu ! tu m'as donc tout rendu ! Mais elle me cherche, dis-tu ? Tout le monde ignore le lieu de ma retraite ; il faut que je parte, que je parte sur le champ, que je me rende à Clermont...

LE JUGE DE PAIX.

Ton asyle est connu. Après bien des recherches infructueuses, l'homme dont je t'ai parlé, Rosambel...

GERVAIS, *avec un cri.*

Rosambel ! Dieu ! le ravisseur de Théodine ! & il ose me proposer pour prix du déshonneur dont il a couvert mes cheveux blancs !...

LE JUGE DE PAIX.

Calme-toi, mon ami.

DUO.

LE JUGE DE PAIX.

SA faute fit quatre victimes.
. . . . . .
Mais dévoré par les remords,
Rosambel déteste ses crimes.
Il est dévoré de remords.
MODEREZ, calmez le transport
Où votre cœur s'abandonne ;
Faites un généreux effort.
Le ciel ordonne
Qu'on pardonne ;
Oubliez son crime à jamais.
. . . . . .
SA faute fit, &c.

GERVAIS.

LE monstre, pour prix de ses crimes,
Ose encor m'offrir ses trésors.
De son forfait, tristes victimes,
Il nous fait souffrir mille morts.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Lui pardonner ! non non, jamais
Lui pardonner ! &c.
Non, non, jamais, non, jamais.
LE monstre, &c.

LE JUGE DE PAIX.

Ecoute-moi ; Rosambel est coupable, sans doute : mais, peut-être, n'est-il pas indigne de pardon. Il voyageait quand il vit Théodine. Un malheureux, attaché à son service, homme sans foi, sans probité, comme sans honneur, l'entraîna dans un précipice affreux. Théodine fut enlevée ; elle résista. Rosambel n'était pas corrompu. Son valet-de-chambre eut ordre de la reconduire dans le lieu de sa naissance ; le monstre la remit dans les mains d'un de ses anciens maîtres qui partait pour les Isles, & repassa à son service.

GERVAIS.

Oh! le scélérat!

LE JUGE DE PAIX.

Rosambel, surpris de la disparution de son domestique, apprit ces détails. Il te chercha à Clermont & ne te trouva plus ; & c'est par un de ces évènemens, que la Providence permet quelquefois, qu'il a découvert en même temps, & le lieu de ta retraite, & le retour de Théodine. Elle n'avait de secours à attendre que du ciel, & ce fut lui qui la sauva. Le vaisseau, sur lequel elle était, fit naufrage. Tout le monde périt. Jettée sur les bords d'une Isle déserte, elle fut rendue à la vie : elle y vécut de racines jusqu'à l'instant où un vaisseau la reçut & la ramena en France. Rosambel apprit ces détails à Bordeaux ; il apprit qu'elle était partie pour te rejoindre, & tu ne tarderas pas, sans doute, à la revoir.

GERVAIS.

Malheureuse Theodine!

LE JUGE DE PAIX.

Rosambel a fait partir, cette nuit, trois hommes de confiance, avec ordre de chercher Théodine & tes enfans ; il ne sera tranquille que quand il vous

verra réunis ; que tu lui auras pardonné & qu'il t'aura remis dans l'état d'aisance dans lequel tu étais né.

GERVAIS.

Non ! qu'il garde ses richesses !.... Je sens qu'il n'est pas aussi coupable....

LE JUGE DE PAIX.

Eh bien ! refuserais tu de lui pardonner ?...

GERVAIS. *Rosambel paraît & ecoute.*

Ah ! si je retrouve tout ce qui peut me faire aimer la vie ; si je me vois encore le plus fortuné des époux, le plus heureux des pères, peut-il rester dans mon cœur une place pour la haine ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ROSAMBEL.

ROSAMBEL *s'avançant.*

HOMME généreux !...

GERVAIS *recule en frémissant.*

(*Après une pause, il tend les bras à Rosambel, pendant la ritournelle du Trio.*)

TRIO.

ROSAMBEL.	GERVAIS.	LE JUGE DE PAIX.
Théodine vous fut ravie.	Si d'une compagne chérie,	Que ta puissance est infinie ! ô Dieu !
Le monstre qui sçut m'égarer,	Le crime a pu me séparer,	. . . . .
Les malheurs de votre vie.	Votre remord fait que j'oublie	. . . . .
C'est à moi de les réparer.	L'erreur qui sçut vous égarer.	Ta bonté va tout réparer.
A vos yeux bientôt Théodine reparaîtra	. . . . .	. . . . .

	Quel doux instant !	
Mais souffrez que je vous destine Un sort heureux, un sort brillant.		
	Non ; mes enfans & Théodine suffisent seuls....	
Ah ! souffrez que je vous destine Un sort heureux, un sort brillant. Théodine vous fut ravie, &c.	Si je retrouve Théodine, Mon destin sera trop brillant. Si d'une compagne, &c.	O doux instant ! O mon Dieu ! fais que Théodine Ici reparaisse à l'instant. Que ta puissance, &c.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Dame JEANNE, Un HOMME *de confiance de Rosambel.*

Dame JEANNE.

CITOYEN ! Citoyen ! v'là tout plein de Gendarmerie qui arrive à Sauzet & qui amène des voleurs. On dit qu'il y en a qui demandent à vous parler.

LE JUGE DE PAIX.

A moi !

Dame JEANNE.

Dame ! v'là ce qu'on m'a dit.

ROSAMBEL.

Déjà de retour, Dubois ! aurais-tu retrouvé Petit-Jacques & Georgette ?

DUBOIS.

Non, Citoyen ; nous avons été forcés de revenir sur nos pas. Quand nous avons été à trois lieues

d'ici, nous avons entendu tirer quelques coups de pistolets dans le bois, un peu sur la gauche de la grande route. Nous nous y sommes portés sur le champ & nous avons vu un Gendarme qui se défendait comme un lion contre trois scélérats. Nous avons fait sauter la cervelle à l'un d'eux; nous nous sommes emparés des deux autres, & nous les avons amenés à Sauzet.

ROSAMBEL.

Tu as bien fait, mon ami. Dans une semblable occasion, chacun doit force à la Loi.

DUBOIS.

Ils étaient charges d'effets, d'argenterie. Il paraît qu'ils ont quelque retraite aux environs & qu'ils y tiennent ménage; car nous en avons repris encore un autre qui fuyait avec une femme, & les Cavaliers que précédait celui que nous avons sauvé de la fureur de ces assassins, ont arrêté, dit-on, jusqu'à des enfans.

GERVAIS, *troublé.*

Des enfans!

DUBOIS.

Tenez, tenez; en voila qu'on vous amène.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; UN GENDARME, PETIT-JACQUES, GEORGETTE, L'AUBERGISTE.

(*Les deux Enfans avancent, liés & tenus par les Gendarmes.*)

Dame JEANNE, *avec un cri.*

PETIT-JACQUES!

LE JUGE DE PAIX, *idem.*

Georgette!

GERVAIS, *douloureusement.*

Mes enfans !

ROSAMBEL.

Ciel !

GEORGETTE.

Je me meurs ! (*Elle se cache le visage de ses mains.*)

PETIT-JACQUES, *se cachant aussi.*

O mon Dieu !

L'AUBERGISTE, *montrant Gervais.*

Citoyen Gendarme, arrêtez cet homme-là.

ROSAMBEL.

L'arrêter ! de quel droit ?...

L'AUBERGISTE.

C'est le père de ces drôles-là ; il doit être le complice des voleurs.

GERVAIS.

Et vous accusez mes enfans !

LES ENFANS.

O mon père !

LE JUGE DE PAIX.

Ils ne sont pas coupables.

Dame JEANNE.

Non ; ils ne le sont pas.

LE GENDARME.

Ils ont été trouvés en flagrant délit.

LES ENFANS.

Nous !

L'AUBERGISTE.

Vous-même.

GEORGETTE.

Le bon Dieu connaît notre innocence.

L'AUBERGISTE.

Ils ont mis le feu à ma grange.

TOUS.

Le feu !

L'AUBERGISTE.

Oui ; le feu. Ils ont été payés pour cela.

LE JUGE DE PAIX.

Cela n'eſt pas.

L'AUBERGISTE.

Cela eſt ; ils l'ont avoué.

TOUS.

Avoué !

LE GENDARME.

Oui, Citoyens, devant moi !

GERVAIS.

O terre ! engloutis-moi ! mes enfans ! mes enfans !

GEORGETTE.

Tout le monde nous accuſe !

PETIT-JACQUES.

Hélas ! bien loin d'avoir mis le feu à la grange, nous avons manqué d'être conſumés nous-mêmes par les flammes.

ROSAMBEL.

Un inſtant. Ils ont reçu de l'argent, dites-vous ; vous les avez fouillé, ſans doute ! Combien leur avez-vous trouvé ?

LE GENDARME.

Six francs !

LE JUGE DE PAIX, *vivement.*

Six francs ! c'eſt moi qui les leur ai donné. Ainſi, vous voyez....

GEORGETTE.

Non, Citoyen ; ce ne ſont pas tes ſix francs. Nous ne les avions plus.

L'AUBERGISTE.

Vous entendez !

ROSAMBEL.

Eh ! qu'en aviez-vous fait ?

PETIT-JACQUES.

Hélas ! nous aurions voulu ne jamais nous en défaire. Nous étions décidés à ne pas souper pour le garder encore pendant toute la nuit : mais....

ROMANCE.

UNE malheureuse étrangère,
Vers nous porte ses pas tremblants ;
Elle était pauvre, elle était mère ;
Elle avait perdu ses enfans.
Pour elle pitié nous anime ;
Notre argent passe dans sa main....
Citoyens, est ce donc un crime
De donner aux pauvres du pain ?

ROSAMBEL.

Ensuite.

GEORGETTE.

Dame ! nous n'avions plus rien. Trois inconnus se présentent, nous interrogent ; nous leur disons que nous chantons la Montagnarde pour gagner notre vie, & ils nous disent de chanter.

MÊME AIR.

LE souvenir de notre mère
Qui se retraçait à nos yeux ;
La douleur de quitter un père,
Tout ça n'nous rendait pas joyeux ;
Mais l'espoir du gain nous anime :
Nous chantons, nous sautons soudain....
Citoyens, est-ce donc un crime
De chanter pour avoir du pain ?

PETIT-JACQUES.

Ah ! sœur ! sœur ! le bon Dieu a pitié de nous. Le voilà ; c'est lui ; c'est un de ceux qui nous ont donné six francs.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; Premier VOLEUR, deux autres GENDARMES, THEODINE.

GEORGETTE, *se jettant aux genoux du premier Voleur.*

OUI ! c'eſt lui. Ah ! Monſieur le Voleur ; ſoyez honnête-homme. Dites ſi c'eſt nous qui avons mis le feu à la grange.

PETIT-JACQUES, *appercevant Théodine.*

Et cette pauvre femme, à qui nous avons donné notre argent !

ROSAMBEL.

Que vois-je ?

GERVAIS.

Dieu ! Théodine !

THÉODINE.

Solanges ! je me meurs !

PETIT-JACQUES.

Quoi ! c'eſt là note mère !

GEORGETTE.

Ah ! mon cœur me l'avait bien dit. (*Ils ſe précipitent ſur elle.*)

LE JUGE DE PAIX.

Quel enchaînement de circonſtances !...

LE VOLEUR.

Je dois á la vérité de déclarer que nous ne connaiſſons ces enfans que pour les avoir rencontré à quelques lieues d'ici, & leur avoir donné ſix francs. Quant à cette femme, je l'ai trouvée dans ces montagnes, épuiſée de laſſitude ; je l'ai forcé à me ſuivre. J'ai été pris avec elle ; mais je ne la connais nullement : voilà tout ce que je puis dire pour l'inſtant.

Si l'on veut me promettre la vie, je donnerai des renseignemens pour faire arrêter toute ma troupe.

PETIT-JACQUES.

Je le sçavais bien, moi, que nous n'étions pas coupables.

GERVAIS.

Epouse infortunée!

THÉODINE.

O mon ami! par quel évènement te retrouvé-je?...

GERVAIS.

Tu sçauras tout. Embrasse nos enfans!

THÉODINE.

Eux qui m'ont si généreusement secourue. (*Elle les embrasse.*) Ah! leurs noms trompaient ma crédulité: mais mon cœur ne me trompait pas.

ROSAMBEL, *qui a parlé bas à l'Aubergiste.*

Sois tranquille, Citoyen; il paraît que tout a été repris: mais dans tous les cas, tu ne perdras rien, & le dommage sera réparé.

L'AUBERGISTE.

Ah! Citoyen; que je suis fâché!...

ROSAMBEL.

Vas.

Dame JEANNE.

Je suis toute ébaubie, moi.

(*Les Gendarmes sortent avec le Voleur & l'Aubergiste.*)

SCÈNE VIII & *dernière.*

LES MÊMES, *excepté le Gendarme, le Voleur & l'Aubergiste.*

THÉODINE.

OH! Solanges! si tu sçavais les malheurs!...

GERVAIS.

Je les connais, femme infortunée....

THEODINE.

Tu les connais! Eh! qui aurait pu t'en instruire?...

GERVAIS.

Lui, Rosambel.

THÉODINE.

Rosambel! Dieu! ce monstre!

ROSAMBEL.

Accablez-moi des noms les plus odieux; je les merite. J'ai fait les malheurs de votre vie: mais quand vous serez mieux instruite, peut-être m'accorderez-vous quelque pitie. Vous sçaurez que j'ai sçu respecter la vertu, que j'ai cru vous rendre à votre époux; que j'ai été indignement trahi. Je m'en punirai Mon bonheur serait de passer mes jours avec vous, d'etre heureux de votre joie... Eh bien! je vous fuirai; je ne mérite pas de respirer l'air pur que respire la vertu. — Acceptez la moitié de ma fortune....

GERVAIS.

Non, jamais!..

ROSAMBEL.

Je l'exige. En voici l'acte que je dépose entre les mains de ce respectable Magistrat du Peuple. Adieu! adieu! couple vertueux & malheureux par moi! Adieu! interessantes créatures dont j'ai empoisonné les premiers ans! Vous ne me verrez plus. Plaignez-moi... mais ne me haïssez pas.

GEORGETTE, *pleurant.*

Ah! ma mère! empêche ce digne homme de nous quitter; ce n'est pas un méchant!...

PETIT-JACQUES.

Oh! non; il ne l'est pas. Qu'il reste avec nous; c'est la premiere grace....

Dame JEANNE.

Eh ! mon Dieu ! v'la t'y pas q'jen pleure, moi !

THÉODINE.

Rosambel, je crois à vos remords ; je crois que le vice est étranger à votre âme...

LE JUGE DE PAIX.

Ah ! je puis garantir, & la pureté de ses intentions & son repentir.

GERVAIS.

Il y a long temps qu'il est pardonné.

ROSAMBEL.

N'importe ; je dois partir.

CHŒUR.

RESTEZ, restez ; soyez de la famille.

ROSAMBEL.

Moi ! qui causai tous vos malheurs !

CHŒUR.

A nos yeux un nouveau jour brille ;
Il a tari la source de nos pleurs.

ROSAMBEL.

Craignez, craignez que ma présence
Ne trouble en ore vos beaux jours.

THÉODINE, GERVAIS.

Dans la paix & dans l'innocence,
Nous en verrons finir le cours.

GERVAIS.

Si vous causâtes mes allarmes,
Vous les dissipez en ce jour.
Que l'amitié sèche mes larmes,
De compagnie avec l'Amour.

CHŒUR.

Si l'Amour fit couler { vos / nos } larmes,
L'Amour les essuie en ce jour.
Restez, restez, soyez de la famille.
A nos yeux un nouveau jour brille ;
Il a tari la source de nos pleurs.

ROSAMBEL.

Moi ! je serais de la famille !...

A mes yeux un nouveau jour brille ;
Il a tari la source de mes pleurs.

PETIT-JACQUES, GEORGETTE.

Tous les matins, Petit-Jacques & Georgette
Font cueillir la fleur des champs ;
Rose, muscate & simple violette ;
Voila, voila tous leurs présents.

GEORGETTE.

Puis, tous les soirs, leste & gaillarde,
Pour vous amuser sous l'ormeau,
Je danserai la Montagnarde..

(*Ritournelle. Les Enfans font quelques pas en dansant.*)

PETIT-JACQUES.

Moi, je chanterai guai comme!

ROSAMBEL.

Enfans charmans ! tendres époux !
Oui ! Rosambel reste avec vous.

CHŒUR.

Je sens, je sens que { ma / sa } présence
Nous / Me } prépare ici de beaux jours.
Dans la paix & dans l'innocence,
Nous en verrons finir le cours.

VAUDEVILLE.

ROSAMBEL.

HEUREUX habitans des Montagnes,
Chez vous règne la Liberté.
En tout temps elle eut pour compagnes
L'Innocence & la Vérité. (*bis.*)
Ici, le soleil, sans nuages,
Chaque jour frappe vos regards.
A vos pieds voyez les orages
Et restez toujours Montagnards. (*bis.*)

LE JUGE DE PAIX.

Ce fut sur la Montagne antique
Que naquit l'homme libre & fier ;
C'est de la Montagne helvétique

Que Tell pulvérisa Gesler ; (*bis.*)
Que dans la plaine les esclaves
Rampent aux genoux des Césars.
Pour nous, sans maîtres, sans entraves,
Nous serons toujours Montagnards. (*bis.*)

THÉODINE.

Berlin, Londre, Vienne & l'Espagne
Prétendaient nous remettre aux fers :
Mais du sommet de la Montagne,
Un Dieu planait sur l'Univers ! (*bis.*)
Par sa fermeté, sa prudence,
Malgré leurs bataillons épars,
La Montagne a sauvé la France.
Gloire immortelle aux Montagnards ! (*bis.*)

GERVAIS.

De la Montagne inébranlable,
Le plus terrible des volcans
A frappé la foule coupable
Des satellites des tyrans. (*bis.*)
La foudre a terrassé le crime ;
Il ne souille plus nos regards,
Et depuis ce moment sublime,
Tous les Français sont Montagnards. (*bis.*)

JEANNE.

Y en a ben q'la crainte accompagne,
Qui n'sont pas ferm' su leux jarrets ;
Is voulont gravir la Montagne,
Et r'tombont toujours dans l' marais. (*bis.*)
C'n'est pas là leû route ordinaire ;
I' sont trop sujets aux écarts ;
I z'ont beau dire, i z'ont beau faire,
Ils ne s'ront jamais Montagnards. (*bis.*)

LES DEUX PETITS ENFANS.

Sur la Montagne, dès l'enfance,
Nous en conservons la fierté ;
Nous brûlons, avec tout' la France,
De l'amour de la Liberté. (*bis.*)
Puiss' notre première campagne
Etre agréable à vos regards !
Vous êtes tous de la Montagne ;
Accueillez les P'tits Montagnards. (*bis.*)

FIN.